HAL
open science

Compte rendu de Jad Tabet (dir.), Beyrouth, la brûlure des rêves

Éric Verdeil

To cite this version:

Éric Verdeil. Compte rendu de Jad Tabet (dir.), Beyrouth, la brûlure des rêves. Lettre d'information de l'Observatoire de recherche sur Beyrouth et la reconstruction - CERMOC, Beyrouth, 2001, pp.37-39. halshs-02965663

HAL Id: halshs-02965663

https://shs.hal.science/halshs-02965663v1

Submitted on 14 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jade Tabet (dir.)
Beyrouth, la brûlure des rêves
Paris, Autrement, 221 p., 2001.

Ce livre à 15 voix s'écoute comme une polyphonie : à travers ses thèmes, reprises, contrepoints, assonances, dissonances aussi. C'est une variation sur le motif « Écrire, décrire Beyrouth ». La capitale libanaise est objet d'écritures au pluriel, écritures d'ailleurs à comprendre parfois au sens métaphorique : de la poésie à la chronique, de l'essai au dialogue, du récit intimiste à la promenade, du journalisme à l'ivresse, du croquis au fusain à la photographie…

Sur la couverture, un titre : « Beyrouth, la brûlure des rêves » et une photographie dont il faut lire la composition. C'est un cliché de la Rue Foch, entre le carré français et Bab Idriss, en façade des souks détruits dont les fers à béton rouillant sous la pluie disent la reconstruction interrompue. Il représente un rêve libanais d'actualité : la reconstruction conduite par Solidere, donnée à voir dans ses choix iconiques. La palissade figure un décor en trompe-l'œil où l'on reconnaît le motif des trois arcs, tandis que de maigres ficus singent un semblant de trottoir beyrouthin : l'important est de masquer le chantier en train de se faire. On se situe ici dans un univers hors du réel, qui transforme le centre-ville en une sorte de décor de théâtre.

Mais cette palissade ne masque que le rez-de-chaussée de la façade, qui apparaît au-dessus brûlée et criblée de balles. C'est un de ces immeubles des années vingt ou trente, de style « néo-levantin », un des produits de la première reconstruction de ce siècle au centre-ville de Beyrouth, aujourd'hui transformée en produit d'appel par Solidere. Comme une reconstruction au second degré, une mise en abîme du rêve reconstructeur.

La photo est prise sous un tel angle qu'elle induit l'illusion que l'immeuble se résume à cette façade ornementale, qu'il n'a pas d'épaisseur, qu'il n'est qu'une peau détachée du corps. Une image puissamment morbide donc qui rend lisible le titre et introduit d'emblée une tonalité franchement pessimiste, comme si décrire Beyrouth aujourd'hui se réduisait à éplucher des peaux superposées pour déboucher sur du vide. Cette figure du manque est un préliminaire qui conditionne notre lecture, et dont l'équivalent littéraire serait la nostalgie, cette insatisfaction née du décalage entre le présent et le souvenir.

Pour en explorer les sens, il faut se prêter à un parcours dans le livre en s'attardant sur des moments, en s'arrêtant sur des lieux et en se résignant à déambuler.

Moments

Le passé est présent dans tous les articles du livre : guerre et avant-guerre retiennent nos écrivains comme s'ils étaient sommés de s'y attarder encore, presque tous, et pas seulement ceux dont les souvenirs remontent jusqu'à cette période.

Certains, comme Élias Khoury, rejettent avec une ironie amère ce passé et ses illusions, la frivolité irresponsable de l'avant-guerre comme la gravité insoutenable de la guerre. Mais pour d'autres, le rapport au passé est plus ambigu. La chronique de Samir Kassir, « entre chiens et loups » reprend un texte inédit de 1991 où s'expriment le soulagement de la guerre finie, le désir de jouir du présent et l'espoir prudent dans le champ ouvert de tous les possibles. Lu aujourd'hui, ce texte anachronique prend la saveur littéraire étrange d'un épanchement nostalgique. Il s'écrit comme un film qui défilerait à l'envers : en une succession de paragraphes qui vont de novembre 1991 à août 1991 : « le temps est en suspens » dit-il. Cette chronique inversée nous maintient sur le seuil du temps présent, exprimant comme une répugnance à l'affronter vraiment, à reconnaître que les possibles s'y sont réifiés. Y revenant en novembre 2000, l'auteur s'essaie à un optimisme de commande, mais il n'y croit visiblement pas. « Beyrouth n'a pas tourné la page », c'est le temps de la guerre qui continue, un avenir n'est pas advenu.

Les croquis de ruines de Jacques Liger-Belair provoquent un sentiment comparable. Saisis entre 1992 et 1996, ils n'évoquent même pas l'horreur de la guerre, mais cette poésie des premiers moments de paix, ce temps suspendu avant l'irrémédiable entrée dans l'avenir… et leur disparition signale que cet irrémédiable a été commis.

Si l'écriture de Samir Kassir mime l'impossibilité d'avancer dans l'avenir, Bilal Nsouli dans « la sagesse de Job » propose une réinterprétation subversive de la guerre elle-même. L'invasion israélienne en 1982 n'est pas vécue ici comme l'un

des plus sombres moments de ces années mais comme une expérience d'urbanité fascinante, presque désirable. Telle est « *la sagesse* » du message distillé par les graffitis d'Ayoub, cette ville devient « *lieu du désir* », cette guerre « *moment de libération* ».

Loin des paradoxes et ne se riant qu'à moitié des vieux clichés, l'évocation de l'avant-guerre prend également un accent nostalgique. À Hamra autrefois rouge, Ahmad Beydoun assiste, en cavalier désarçonné, au manège des changements d'enseignes et à la valse des articles. Alors que s'affirme la modernité technologique, que les bijoutiers se reconvertissent en vendeurs de téléphones cellulaires, il constate avec amertume l'étiolement des terrasses de cafés où les vieux amis ne peuvent plus guère refaire le monde, autrement dit rêver.
Dans la promenade de Jade Tabet parmi les quartiers défoncés et chamboulés par les reconstructions, c'est le parfum des jasmins qui, tel une madeleine proustienne, active la nostalgie d'une ville dont le passé ne se donne plus à voir que par fragments, à sentir que par instants.
À Chatila où Jihane Sfeir-Khayat s'entretient avec des femmes palestiniennes, la nostalgie est à double détente : c'est d'abord celle d'une Palestine inaccessible, rêvée autant, sinon plus, que regrettée. Mais c'est aussi une nostalgie d'avant 1982, d'avant l'invasion israélienne et les massacres de Sabra et Chatila, quand la lutte n'était pas perdue ni l'espoir abandonné.
Moins peut-être que du temps passé, cette nostalgie est celle des rêves. Leur vacuité ne fait plus de doutes mais au moins permettaient-ils de réduire le présent à une étape vers l'avenir. Et quand Fawaz Traboulsi démystifie la succession des figures de Beyrouth, c'est sans doute dans le secret espoir de se laisser prendre une nouvelle fois par l'illusion : « *Mais, qui sait, peut-être qu'à l'image de ces acteurs vieillissants qui rebondissent après un passage à vide, lorsqu'ils ne peuvent plus interpréter les rôles d'ingénues ou de jeunes premiers, Beyrouth est-elle à la veille d'entamer une nouvelle carrière.* » Ceux qui se sont crus acteurs de l'histoire se découvrent acteurs de théâtre ou de cinéma et dans une impuissance dont l'inconfort n'est pas certain, ils attendent « *le souffle subtil du printemps* », selon les mots de Jade Tabet.

Lieux

C'est donc l'attente qui créée la nostalgie, elle enchaîne les auteurs à des moments, elle les fixe en une série de hauts lieux, symboles de ce temps des rêves révolutionnaires aujourd'hui d'autant plus brûlés que la topographie mémorielle qu'ils délimitent ne correspond plus guère à la Beyrouth réelle, administrative ou même vécue.
Cette Beyrouth-là va de Chatila à el-Bourj, de Sodeco à Manara, en passant bien sûr par Hamra. C'est ce qu'il était convenu d'appeler Beyrouth-ouest – plus le centre-ville et la ligne de démarcation. « Beyrouth-ouest », encore une catégorie qui vient de la guerre, comme si l'on ne pouvait en sortir. Beyrouth se résume-t-elle aujourd'hui à cela ? Pour rester à ce vocabulaire issu de la guerre, où est le reste de la ville, « Beyrouth-est » ou la banlieue-sud ? Autre figure du manque…
Le silence sur ce « Beyrouth-est » reste un mystère. Pourquoi ce mutisme, pourquoi cette absence d'évocation alors que toute une littérature ne cesse de revenir sur l'autre Beyrouth ? Peut-on dire qu'on n'y parle pas vraiment de Beyrouth, que le rêve là-bas, se réduirait à la montagne, au repli ? Cette version ne serait pas très crédible, en tout cas pas jusqu'au bout. La question demeure donc. Et la banlieue-sud ? Est-ce là encore un déni de ville ? On imagine pourtant un continent à dire et à explorer, un bouillonnement de rêves, de plaisirs de ville, et bien sûr, une dureté, une oppression, de la souffrance.

Il faudrait donc décoder cette sélection des lieux de nostalgie, à travers quelques hypothèses. La ligne éditoriale d'abord : à l'encontre des touristes assoiffés de la modernité clinquante et consumériste de la reconstruction, ceux du Golfe peut-être, les lecteurs d'Autrement seraient des voyageurs éduqués et branchés, vaguement blasés. Pour eux, autant que le voyage, c'est le dit du voyage et l'image de soi qu'il produit qui importent. En quête de détails insolites et désireux de prendre les clichés à revers, ils rechercheraient à Beyrouth les ruines, les trous, les mémoires enfouies et les instants enfuis. Le lecteur d'Autrement serait un voyeur au goût un peu morbide, d'où cette insistance sur la nostalgie et la guerre. Mais inversement : ne serait-ce pas aussi les auteurs qui se complaisent à orienter et à construire ainsi le regard, qui mettent en scène ce malaise de la ville qui n'en finit pas de sortir de la guerre… Il faut aller vers Beyrouth « *la tête vide et le cœur grand ouvert* », nous dit Jade Tabet en introduction. Mais n'y a-t-il pas ici, au contraire, comme une subtile perversion du regard ? Ou ne s'agit-il pas plutôt – ou peut-être en même temps – d'impossibilité pratique ? Ce silence sur l'est de Beyrouth et la banlieue-sud n'est-il pas un silence de « Beyrouth-est » et de la banlieue-sud ? Et la parole abondante sur « Beyrouth-ouest » simplement le signe que nos auteurs vivent, pensent, écrivent et décrivent « Beyrouth-ouest » plutôt que Beyrouth, et ne savent finalement faire que cela ? De fait, leurs histoires personnelles rattachent la plupart d'entre eux à ce bout de la ville. Ce constat implique que l'écrivain n'écrit, et ne décrit, que son territoire. C'est ici une sorte de paradoxe. Ne pourrait-on avoir en effet la tentation de décrire « Beyrouth-ouest »

par la négation de ce lien à un territoire d'enracinement ? La nostalgie serait donc une malédiction condamnant nos auteurs à ne parler toujours que de ce lieu, d'où ils ont cru un jour pouvoir refaire le monde.

On peut lire le poème d'Adonis comme un signe de ce malaise devant le problème d'écrire une ville engoncée dans ses nostalgies où la lourdeur des souvenirs entrave la liberté des mots.
« *Je ne suis pas le poète de Beyrouth /*[...] *je ne figure ni parmi ses poètes,/ ni parmi ses prophètes.* [...]
Avant de supplier : « *Ouvre le livre de l'horizon,/ Ô main de la poésie !* »

Adonis refuse d'écrire Beyrouth, pour vivre, il quitte Beyrouth : le départ serait alors le destin de l'écrivain. Et dans l'exil seulement, il retrouve la possibilité de dire la ville. Amin Malouf dit la même chose, en revendiquant le fait d'écrire Beyrouth sans l'écrire, indirectement et en n'y habitant pas. Comme eux, les écrivains de Beyrouth, comme les jeunes Palestiniens cités par Jihane Sfeir-Khayat, et comme tous ces jeunes Libanais qui quittent le pays par milliers, n'auraient d'autres choix que le départ.

Cette exploration des significations ambiguës de la nostalgie détermine une vision extrêmement pessimiste qui n'épuise cependant pas le livre.

Déambulations

Il est aussi question ici de bonheur et de plaisir, un bonheur et un plaisir qui sont associés au mouvement, à la déambulation et qui se traduisent, de mon point de vue, dans un véritable bonheur de lecture.
Déambulations entre Beyrouth, Damas et d'autres villes : c'est la destinée de Jean Hannoyer qui revient à Beyrouth malgré son deuil, et qui y retrouve le plaisir de la parole, de la danse et de la musique.
Plaisir de la danse et de la nuit blanche pour Omar Boustany dont on suppose que si l'ivresse pétrifie la faconde elle n'annihile pas le plaisir toujours renouvelé d'un jeu littéraire qui puise son inspiration aux paradis artificiels.
Plaisir de la ville aussi pour ces immigrés syriens à la condition peu enviable que décrit Élizabeth Picard, mais qui savent aussi tirer de cette ville de petits bonheurs, dans leurs tribulations vers ses lieux de lumière, vers son rivage et vers ses plages.
Le plaisir de la marche ou de la course sur la corniche, celui du regard sur la mer sont des antidotes aux nostalgies, ce sont ces ressources où Beyrouth puise pour résister : Christine Delpal capture ces instants par la photo et par les mots.
Plaisir enfin de la circulation dans Beyrouth, en service ou à pied, qu'évoque Maud Santini : j'avoue un faible pour cette balade, peut-être né du plaisir d'être moi-même étranger dans Beyrouth et de ne comprendre toujours que la moitié des conversations, d'être dedans tout en restant extérieur. Son plaisir de Beyrouthine d'adoption se transmet ici par l'écriture.

J'ai séparé pour les besoins de l'exposé ce qui ne l'était pas de façon toujours aussi nette dans les textes. C'est une commodité de présentation, et cela signifie que le plaisir de la lecture et le malaise profond qui est soulevé dans la plupart d'entre eux ne sont pas contradictoires. Je conclus par le plaisir : peut-être y a-t-il là un signe de mon propre état d'esprit de Beyrouthin d'adoption. J'invite chacun à faire ce voyage pour déterminer s'il commence ou s'il finit par la nostalgie.

Éric Verdeil [1]

[1] Reprise de l'intervention au Salon du livre « Lire en français et en musique », le 10 novembre 2001.